

## Le Père Jean LEONARD

« Quand j'étais petit, je me disais toujours... »

Ainsi, aux dernières semaines de sa maladie, rêvait-il tout haut. Un à un, il égrenait les souvenirs d'une enfance qu'on devinait exceptionnellement heureuse. Il racontait ses premières impressions d'enfant original, ses espiègleries de gamin fantasque, ses rudesses de petit sauvage... Il évoquait surtout, en caressant de sa main diaphane celle de sa maman, sa tendresse pour les siens : « Quand j'étais petit, je me disais toujours : Quelle chance que papa et maman se soient rencontrés. Les autres ont de laids parents ; les miens sont si bons et si beaux ! » Et de fait, le bambin bien éveillé qu'il était alors, pouvait rester des heures auprès de sa maman souffrante à lui réciter des vers naïfs de son invention ou des litanies qu'il avait composées pour elle.

Son amour pour les siens ira s'intensifiant au rythme même de son amour du bon Dieu. Quoi d'étonnant ? Au noviciat, il avait noté : « A mesure qu'on se rapproche du bon Dieu, on aime les siens davantage ». Jean grandit donc dans un climat d'affection chaude, virile aussi. Il est déjà, enfant, ce qu'il sera plus tard : simple, droit, *travailleur original, émerveillé de vivre et d'une bonté de cœur dont l'imprévue délicatesse ne se montre qu'à ceux qui savent oublier ses dehors un peu frustrés*. Oui, il faudra toujours une certaine pénétration d'esprit pour les comprendre, pour ne pas se laisser désorienter par une certaine fantaisie un peu déconcertante mais où, toujours, il y avait tant d'esprit ; pour savourer l'extraordinaire bon sens que risquaient de cacher ses réponses qui, toujours, étaient celles qu'on n'attendait pas ; les paradoxes un peu facétieux qui fusaient alors

dans un éclat de rire ; pour assumer en plénitude ce « survivant », trop riche pour être, jeune, pleinement équilibré ; pour surtout déceler dans des attitudes apparemment naturalistes, un sens presque douloureux du surnaturel et du sacrifice...

Il s'y est exercé tout petit, car c'est de haute lutte qu'il a dû acquérir bien des dons qu'on aurait cru innés. Lui dont l'ahurissante mémoire devait devenir légendaire, ne peut alors retenir une seule phrase. Mais, déjà tenace, vingt fois il répète un mot après l'autre. Si le calcul est difficile, on le voit se glisser sous la table pour mieux se recueillir et n'en émerger qu'avec la réponse. A genoux sur une chaise, les coudes sur la table, il s'absorbe en des lectures ardues. Dans la chambre bruyante, ses frères et ses sœurs redoublent d'agaceries et de cris : lui, ne bouge pas, n'entend rien... mais, le soir, triomphant, il résume sans rien omettre d'essentiel ce qu'il a durement assimilé.

C'est ainsi que peu à peu il a acquis cette étonnante puissance de concentration qui, toute sa vie, lui a permis de ramasser toutes ses énergies, sans en distraire aucune, sur un but qui, tant qu'il n'était pas atteint, demeurait unique.

A douze ans, le scoutisme le prend. Il y voit d'abord un jeu passionnant et le « chevreuil emballé » — c'est bien lui — s'y donne avec fougue. Par-dessus tout, il aime les camps et les hikes pour les aventures qu'ils réservent et que son esprit inventif crée à foison. Dans les bois, Jean se sent chez lui ; là surtout, éclate toute sa joie de vivre qui, disait-il plus tard, est bien le plus beau merci qu'on puisse dire à Dieu. Mais bientôt, il est nommé C. P., et le jeu devient service. Mené de pair avec de solides études, ce service évita à cette intelligence un peu inquiétante les déviations possibles, lui donna une tournure d'esprit plus réelle, le goût d'une maturité et d'un équilibre qui s'acquiert par ajoutés et non par retranchements. C'est lui aussi qui conféra au jeune C. P. cette passion des âmes qu'il garda jusque sur son lit de mort : « J'avais toujours demandé, dira-t-il

après la visite d'un jeune Fribourgeois venu lui annoncer sa conversion, de convertir quelqu'un. Cette fois... cela y est ! » On ne pourrait exagérer l'heureuse influence qu'a exercé sur lui cette école du don concret : « Après maman, c'est au scoutisme que je dois ma vocation ».

Sa vocation, il n'en avait jamais douté. Tout petit, il savait qu'il serait prêtre... et il s'est imposé dans cette perspective toute une ascèse... A quinze ans, s'apercevant qu'une certaine sentimentalité pourrait faire tort à son rêve, sans hésiter, il déchire toutes ses lettres, ses photos, distribue ses plus chers souvenirs et évite avec un soin farouche qui, parfois, donnera le change sur ses vrais sentiments, tout ce qui serait source en lui d'attendrissements débilissants. Il veut être un jour « une valeur et une force ». Aussi, au noviciat, bien que la séparation d'avec sa famille fut très sensible, jamais, nous dit-il, il n'hospitalisa, fut-ce une minute, la moindre pensée déprimante. « Je les rejetais dès qu'elles se montraient au loin, comme de mauvaises pensées ». Au juvénat, sa passion du travail se donne libre cours ; mais il en sait les dangers et il écrit joliment à sa maman : « Quand j'abandonne mes livres, je saute à ma fenêtre et je vois encore plus de choses que dans mes livres ». Au service militaire, puis plus tard lors de la mobilisation, ce rude et intelligent travailleur poursuit son but : « Acquérir son doctorat en philologie avant la régence afin de ne pas devoir consacrer aux études cette partie de la formation qu'il jugeait lui être plus nécessaire qu'à tout autre ». Il combina les programmes, brûla les étapes et put soutenir en temps voulu sa thèse de doctorat. Elle portait en exergue le mot de saint Bernard : « Plus didici in silvis quam in libris ». Malice à peine impertinente ! Profession de foi qui lui tenait au cœur ! Plus encore, gentille simplicité qui habillait d'humour son humilité d'enfant. Sa thèse si lestement bouclée, il s'en amusait. Modestie sans doute, car lui seul en ironisait. Les experts la couronnèrent. C'est en philosophie surtout que son esprit chercheur, toujours en souci de créer du neuf, donna sa pleine mesure. Dès le début, fidèle à ses

méthodes, il s'imposa un énorme travail technique pour pouvoir, au plus tôt, dépasser ce stade. Puis ce fut l'assimilation fervente de ce qui, pour lui, ne fut qu'« un point de départ de la métaphysique ». Ensuite la joie des recherches personnelles, des réflexions longtemps mûries, livrées d'abord à quelques amis, puis à des cercles littéraires plus considérables, et qui, toujours conçues en formules drôlatiques, faisaient sursauter avec joie les idées ankylosées et les systèmes trop fermés. Il eut un culte pour une philosophie qu'il voulait reliée à la théologie et à la vie ; mais jamais celui de l'absolu. D'Eegenhoven, il écrivait à sa sœur : « Dans treize jours moins quinze heures, nous serons à Noël. Tant mieux ! Après toutes mes abstractions, j'ai bien besoin du petit Jésus et de revenir un peu simplot. La philosophie, ce n'est pas mal, sais-tu, mais avec cette machine-là, on ne va pas encore très loin... Je la vendrais volontiers contre un peu plus de vie intérieure. La philosophie, c'est une ombre de la religion ; mais avec une ombre on n'est pas gras. Or j'ai l'intention de devenir gras ».

Pas seulement un cerveau, mais un homme, surtout un prêtre. Pour cela, aucune ascèse ne lui paraissait trop dure : « Ce qui me manque, c'est un corps ». Et de faire tout de suite des théories à la Poucel. Et — chose plus rare — de passer à l'acte. Qui ne se rappelle ses efforts cocasses et émouvants pour, au tennis, servir sans trop de disgrâce ; pour, à la piscine, plonger autrement qu'en horizontale ; pour faire avec quelque souplesse sa gymnastique qu'il s'imposait quotidienne ? Mais c'est surtout sa pensée qu'il veut assouplir et humaniser. Se sachant trop déductif, trop abstrait, trop peu soucieux des moyens d'expression, il écrit, pour se corriger, des articles de psychologie pratique, de spiritualité, où sont marqués de façon toujours suggestive, les prolongements aussi imprévus que réels des idées qui lui étaient les plus chères. « Le paradoxe, terre inconnue où habitent les lions » fut dépeint non comme un hôte brutal qui blesse et qui durcit, mais comme un ami charitable qui, accueilli, saura nous enrichir. L'analogie devient le fondement naturel de cet

esprit d'enfance dont il n'écrivit si bien que parce qu'il le vivait intensément. Socrate est baptisé le « danseur », et n'est-ce pas lui-même qui s'est dépeint lorsqu'il prête à son héros cette psychologie large, baignée de sympathie pour les hommes et pour les choses, pleine d'humilité, de respect, de désir de « causer » et de besoin d'accueillir, ce don de la plaisanterie aimable, du rire joyeux qui vient à propos aérer une conversation en mal d'asphyxie et ouvrir les esprits qui se fermaient par vanité, égoïsme et pesanteur ».

Ce fut lui aussi qui remit en honneur les grandes excursions en forêt. Bien plus qu'une détente et une joie, elles étaient pour lui un important moyen d'équilibre et de formation. C'est là surtout que se nouèrent ces amitiés larges, saines, ouvertes dont la présence devait être plus tard le grand soutien de son épreuve... et qui demeurent plus fortes que la mort.

Professeur de troisième latine au Collège Saint-Servais, il voulut, avant tout, être un éveillé. Pour lui, la discipline n'était qu'un moyen ; les matières scolaires, des occasions de formation humaniste. Tout de suite, il s'impose à ses élèves par l'étendue et la variété de ses connaissances, par la façon « super-vivante » dont il les leur livrait. Plus encore par sa bonté de cœur qui le faisait toujours s'intéresser plus spécialement aux cas jugés par d'autres désespérés et par l'espérance qu'il avait en tous. Aussi plus d'un de ses anciens, aujourd'hui en religion, a pressenti et accueilli la grâce de sa vocation à la vue de ce jeune religieux qui, sans se laisser enorgueillir par ses titres ou alourdir par les pesantes éruditions qu'il avait maîtrisées, avait su garder une âme magnanime et bien vivante et qui, plein de joie, passionnément désireux de leur faire du bien, était pour eux bien plus qu'un professeur : un maître et un apôtre. En même temps, il s'astreint à écrire chaque jour une page, inscrit sur fiches des faits concrets, des notations psychologiques et se propose de rédiger en trois mois le manuel de religion de troisième latine. Il y réussit et on sait avec quel succès.

Mais sa santé, probablement atteinte en mobilisation, se minait sans qu'il le sut... et brusquement ce fut l'effondrement. Une mauvaise pleurésie le força à une très longue convalescence : « Ce qui est dur, c'est d'abandonner tant d'élèves... J'ai peur que des relèvements entrepris, presque assurés, ne s'arrêtent et retombent... D'autant plus que je ne me sens pas très malade et si je m'écoutais, je suivrais mon instinct fondamental et me mettrais au travail... mais j'écoute le médecin. Je vais donc à présent mobiliser toutes mes énergies vers le repos le plus créateur qui soit ». Quelques jours plus tard, un bulletin de victoire : « Je grossis toujours d'un milligramme par seconde et deviens tout à fait contemplatif et presque paresseux ».

Hélas ! des infiltrations tuberculeuses se firent jour et, malgré un repos quotidien de quatorze heures et une suralimentation énergique, se développèrent rapidement. Espoirs et inquiétudes alternèrent pendant une année de théologie menée vaillamment. Seuls, ses intimes ont pu soupçonner quelle épreuve fut pour lui ce retranchement progressif d'une vie de communauté qui lui tenait à cœur ; ce repos draconien qu'il voulut s'imposer, cette impuissance à construire, alors que maintenant tous les matériaux étaient à pied d'œuvre. Sa facilité prodigieuse lui permit cependant de remanier son manuel de religion et de faire devant un groupe de confrères des improvisations dont chacune était un petit chef-d'œuvre. Cette activité bien réduite continuait cependant à l'user. Il la sacrifia et ce fut le repos absolu, puis, dès que les frontières furent ouvertes, le départ pour la Suisse. Toujours optimiste, il déclara y aller faire du ski. Mais, dès le premier jour, le médecin jugea le cas très grave et imposa le maximum de cure : défense de se lever, même pour la messe. Alors commença, farouche, la lutte. Il avait rêvé de vivre pour faire beaucoup de bien. Or disait-il « je ne renonce jamais à un projet que devant l'évidence divine signifiée par la nécessité matérielle. Pour mieux guérir, il s'imposa, dès qu'il se sut atteint au larynx, un silence absolu, se retranche du monde des vivants en émigrant seul au British. « Quoi de plus solitaire qu'un tuberculeux muet dans un

sanatorium vide ? » et il s'imposa pour se sustenter, malgré sa gorge en sang, des supplices que, aux dires des infirmières, aucun autre malade ne s'était jamais imposés. Treize jours avant sa mort il articulait encore : je lutte, mais c'est un microbe terrible, il dévore tout ». Et en même temps, quelle aisance dans l'abandon ! « Chez moi un instinct aussi fondamental que celui du travail, c'est celui de la joie qui fait que je m'accorde tout de suite à ce que Dieu m'envoie ». Et, de fait, il s'accorda chaque jour aux dons terribles qui lui étaient faits, et tout ce qui devait encore être purifié le fut. Cet instinct de travail et de réussite, cette légère impatience devant la bêtise ou le formalisme, tout cela, peu à peu fondit devant la grâce de la terrible épreuve. Le 21 juin, il écrit : « Il est bon que j'aie connu cela ; je ne serai plus si méchant pour ces pauvres types qui ne représentent pas la rayonnante humanité de mes rêves ».

Le 12 août, il reçut avec joie le sacrement des malades : « C'est un des plus beaux, il faut en profiter... Oui, le bon Dieu a son idée, et c'est la plus belle... comme toujours ! Mourir ne me fait pas peur... J'ai encore de la résistance pour six semaines... Et puis le bon Dieu peut faire un grand miracle ; un grand, c'est plus amusant. Aussi, je ne serais pas étonné du tout si je me réveillais guéri ». Un peu plus tard, à sa maman : « Tu sais, il faut que je te dise. Il y a deux manières d'être prêtre : celui qui offre le sacrifice et celui qui se sacrifie... J'aurais tant aimé !... » Et à sa sœur : « Le bon Dieu m'a tant comblé depuis que je suis tout petit. Je lui ai demandé chaque jour : Mon Dieu, faites que je vous aime. Et je ne croyais pas que j'aurais pu y arriver comme maintenant ... Oh ! mon âme déborde ! »

Le 22 septembre, un de ses amis, récemment ordonné, obtint de célébrer la messe dans sa chambre. Jean y participe, extraordinairement lucide, mais si faible que les signes de croix ne pouvaient être qu'ébauchés. A la communion, il renouvela en même temps que le prêtre ses vœux émis douze ans plus tôt. Puis, ce fut

une agonie de trois jours... Lui-même, jusqu'au bout, présida, et avec quelle intelligence, à la lutte contre la maladie. Au matin de sa mort, il voulut encore qu'on fasse cet horrible tubage, car il savait que sans lui il râlerait de soif... Lorsqu'on cessait de le soigner, il s'assoupissait et ses réveils étaient toujours émouvants. Il avait dû apprendre l'art de tout dire par les yeux et y était passé maître... Il nous regardait tous longuement, les uns après les autres, comme pour mieux garder en lui nos traits et puis, il nous souriait d'un sourire humide, long à se former, lent à disparaître... toujours un peu en retard sur le sentiment qu'il exprime.

Vers six heures du soir, arriva en même temps que le télégramme de son frère, celui, si affectueux et si réconfortant, de son ancien maître des novices... On les a lus tous les deux à Jean. Celui-ci a souri et, d'un regard, a dit un long merci... Alors, il a regardé sa maman, a plongé les yeux dans les siens et ne les a plus bougés. Cela a duré une heure à peu près... Il « buvait » vraiment dans les yeux de sa maman — qui, héroïquement, ont souri jusqu'au bout, — sa force et son courage, sa confiance et son abandon. Quand ses yeux sont devenus fixes, puis vitreux, il ne les a pas retirés... Ses derniers mots ont été : « C'est la fin... C'est fini... Seul... seul... Allez, vite, vite... C'est toi?... Aide-moi... »

Son sourire diminuait, n'était plus qu'une ombre de sourire... mais il a souri jusqu'à ce que s'arrête tout à fait sa pauvre respiration. Sa maman, ses sœurs, son frère et moi-même, avons alors récité le *Te Deum* et le *Magnificat*.